

INFOS  
CULTURE  
CITOYENNETÉ  
SOCIÉTÉ  
VIE  
FOSSOISE

# LE NOUVEAU MESSAGER

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

MARS 2026 - N° 162 - 1€



# LE NOUVEAU MESSAGER

### Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossaise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

### Où trouver

#### le «Nouveau Messager»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Comme une fleur & la Table du Stock av. Albert/Shop in Stock.

Pour les villages et hameaux : à la boulangerie Brachotte de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

### A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

### Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messager, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel : nouveaumessager.culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

### Comité de rédaction

Bernard Michel, Jean-Marc Chavanne, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet, Amandine Melan, Regare, Thierry Wenes.

Une tradition qui s'ouvre : les femmes dans la Marche Saint-Feuillen.

Notre Marche Saint-Feuillen est l'un des rendez-vous les plus attendus de la vie locale, et c'est bien plus qu'une simple tradition folklorique. Tous les sept ans, elle rassemble des milliers de marcheurs, habitants et visiteurs autour d'une tradition forte et identitaire. Elle fait partie intégrante de notre patrimoine. Elle représente un moment de fierté collective, de convivialité et de transmission entre générations. Chaque édition rappelle combien cet événement dépasse le simple folklore : il s'agit d'un véritable symbole d'attachement à l'histoire et à l'identité de la ville. Au fil du temps, cette tradition a aussi évolué, notamment dans la place qu'y occupent aujourd'hui les femmes.

La présence des femmes est devenue de plus en plus visible au fil des années. Dans un premier temps, l'intégration des femmes s'est faite de manière progressive et parfois discrète. Longtemps davantage associées à l'organisation, à l'accompagnement, l'encadrement des plus petits ou à l'ambiance des festivités autour des petits tonneaux de nos cantinières, elles participent aujourd'hui de manière plus active à la vie de la marche. Leur engagement témoigne d'une évolution naturelle d'une tradition qui continue de vivre avec son époque.

Cette évolution n'a pas toujours été immédiate ni unanimement acceptée. Comme dans beaucoup de traditions anciennes, le débat entre préservation du patrimoine et adaptation aux valeurs contemporaines a suscité des discussions passionnées. Pour certains, la marche devait rester fidèle à sa forme historique ; pour d'autres, elle devait évoluer afin de rester vivante et représentative de la société actuelle.

Cette participation croissante ne change rien à l'esprit de la marche. Au contraire, elle montre que le folklore local peut rester fidèle à ses valeurs tout en s'adaptant à la société actuelle. L'essentiel demeure : le respect des traditions, la passion des marcheurs et le plaisir partagé de faire vivre ensemble un patrimoine commun.

La Marche septennale Saint-Feuillen reste avant tout une histoire collective. Une histoire écrite par toutes celles et ceux qui souhaitent continuer à la faire vivre, à la transmettre et à la célébrer.

Au travers ce numéro spécial de « La Nouvelle Messagère », nous donnons la parole à quelques-unes de ces femmes engagées et fières de participer à notre Marche septennale de la Saint-Feuillen.

■ Brigitte Romain

# Marcheuses de l'ombre, meneuses de demain : l'après **Alexandra Collin**

**L**e pas de charge a soudainement changé de cadence. Lorsqu'une femme a osé prétendre au grade de tambour-major, c'est tout l'édifice séculaire des marches qui a vacillé. L'arrivée d'Alexandra Collin a agi comme un détonateur, révélant la puissance du mur des traditions face aux aspirations de parité. Entre ferveur populaire et conservatisme institutionnel, replongeons-nous au cœur d'un séisme folklorique qui, de Fosses-la-Ville aux villages voisins, redéfinit violemment la place des femmes dans nos rangs.

Le parcours de Alexandra Collin pour devenir tambour-major à la Marche septennale de Saint-Feuillen est présenté parfois comme un véritable combat contre les traditions et les mentalités du folklore local. Très impliquée dans la compagnie des Zouaves, aux côtés de son papa Jean-Luc Collin, Alexandra connaît les rythmes de tambours et les codes des marches. Avec les années, elle estime avoir l'expérience nécessaire pour devenir tambour-major, et ainsi remplacer son papa, permettant une passation de père en fille pour une première fois !

Quand elle propose sa candidature, elle se heurte d'abord à un refus de la part de l'Etat Major (37 voix contre, 30 pour). C'est la compagnie des Zouaves, elle-même, qui a finalement voté (42 voix sur 45) pour permettre cette succession familiale. Cette avancée ne pouvait se faire que dans un cadre très strict : son papa Jean-Luc Collin restant le tambour-major officiel, Alexandra n'avait qu'un statut de suppléante, intervenant quand son père était fatigué. En 2019, Alexandra Collin devient donc la première femme tambour-major dans une marche de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Elle devra attendre 2023 pour officialiser sa position, avec son « *cassage du verre* » comme officier tambour-major de la Compagnie des Zouaves.

Certaines réactions sont très dures, illustrant bien les résistances liées au folklore. Elle raconte par exemple avoir entendu : « *qu'une femme devrait rester dans sa cuisine* », ou « *qu'elle devrait faire le tambour-major seule dans son jardin pour ne déranger personne*. »

Un autre problème émerge également. Elle explique que ses compétences musicales ont



Alexandra Collin



Alexandra Collin

été remises en question : « Si un homme s'improvisait tambour-major sans avoir répété, ce n'est pas grave. Mais moi qui maîtrise les rythmes de marche, on m'a considérée comme une imposture » Autrement dit, elle devait prouver beaucoup plus que les autres pour être acceptée.

Sa candidature a déclenché un vif débat dans le monde du folklore : certains soutenaient l'ouverture aux femmes d'autres voulaient préserver une tradition masculine. Cette discussion dépasse même Fosses-la-Ville : elle touche toutes les marches de l'Entre-Sambre-et-Meuse, faisant des émules dans d'autres marches. Son combat a ouvert la porte à plus de femmes dans des rôles jusqu'alors réservés aux hommes au sein des marches et a lancé un débat sur la « modernisation » du folklore. Elle montre ainsi que les traditions peuvent évoluer sans disparaître.

Les marches folkloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse (comme la Marche Saint-Feuillen à Fosses-la-Ville) vivent donc aujourd'hui une tension permanente entre la préservation des traditions et l'évolution de la société.

Certains défendent une vision très stricte de la tradition, estimant que changer dénaturerait le folklore. D'autres pensent au contraire que nos marches sont un folklore vivant qui doivent représenter la société actuelle. Ces débats provoquent

parfois des désaccords dans les compagnies (certaines compagnies acceptent les femmes comme marcheuses ou musiciennes mais refusent les rôles de commandement). La question touche aussi l'égalité hommes-femmes ou même la protection du patrimoine culturel (les marches de l'Entre-Sambre-et-Meuse sont reconnues comme patrimoine immatériel par l'UNESCO, ce qui pousse certains à vouloir préserver les règles historiques alors que d'autres disent que le patrimoine doit évoluer pour survivre).

En définitive, la place de la femme au sein des marches ne se limite plus à un rôle de figuration historique, mais s'affirme comme le moteur d'une tradition vivante. Si les lignes bougent entre revendications d'égalité et respect des usages séculaires, l'évolution observée depuis 2019 prouve que le folklore sait entamer sa propre mutation. Qu'elles portent le tonneau de cantinière, le bâton de commandement du tambour-major, le fusil de marcheur, ou l'épée d'officier, les femmes assurent désormais la pérennité de ce patrimoine. L'enjeu de demain ne sera sans doute plus de savoir si elles ont leur place dans les rangs, mais comment elles continueront à façonner l'identité de notre région aux côtés de leurs homologues masculins.

# Au fil d'une **Sartoise**



Véronique Henrard est devenue une figure discrète mais essentielle dans la confection des costumes de marcheurs. Derrière chaque veste, chaque collerette ou chaque galon cousu avec précision se cache un travail minutieux, fait de passion, d'expérience et d'attachement aux traditions locales.



Rubrique  
PCI

## **U**ne vocation née de l'amour et de la tradition

Véronique est originaire de Sart-Saint-Laurent. Après avoir vécu un temps à Fosses, elle est finalement revenue dans son village natal. Si aujourd'hui elle est connue comme couturière, son parcours n'était pourtant pas tracé d'avance.

« J'ai appris à coudre un peu avec ma maman quand j'étais jeune, et aussi à l'école, comme on le faisait à l'époque », explique-t-elle. À l'époque, la couture faisait encore partie des apprentissages traditionnels, et ces premières bases lui ont donné le goût du travail du tissu.

Mais ce n'est que plus tard que cette pratique deviendra une véritable activité. La raison ? L'amour. Son premier mari participait activement aux marches folkloriques, notamment comme chinel et grenadier. C'est en l'accompagnant dans cet univers que Véronique a commencé à s'intéresser de plus près aux costumes.

Au début, elle se contente de petites réparations : raccommoder un vêtement, réparer une couture, ajuster un élément. Rien de très ambitieux, mais suffisamment pour mettre un pied dans cet univers très particulier. La passion prend progressivement de l'ampleur.

Des années plus tard, son second mari, Bernard Dufrasne — connu pour incarner Napoléon lors des marches — lui demande régulièrement de confectionner différents éléments : une jupe, un drapeau, ou encore divers accessoires. Peu à peu, Véronique se perfectionne et développe ses compétences, tout en continuant à effectuer des réparations classiques sur des vêtements du quotidien.

### **Les coulisses de la création d'un costume**

Créer un costume de marcheur est un travail bien plus complexe qu'il n'y paraît. Avant même de sortir la machine à coudre, une étape essentielle

s'impose : la prise de mesures.

Véronique utilise pour cela un schéma représentant un corps humain sur lequel elle note toutes les dimensions nécessaires : tour de tête, carrure, hauteur, tour de taille ou encore longueur des manches. Ces informations permettent d'adapter le costume à la morphologie précise de la personne qui le portera. En ce qui concerne les tissus, les compagnies fournissent les matières nécessaires mais il arrive aussi que les marcheurs doivent se fournir par eux-mêmes.

### **Un savoir-faire en constante évolution**

La confection des costumes de marche est profondément liée à l'histoire et aux traditions locales. Pourtant, elle évolue aussi avec le temps, notamment à cause de la disparition de certains matériaux.

Par exemple, autrefois, les costumes de grenadier comportaient une petite grenade métallique fixée au tissu grâce à deux pattes repliées à l'arrière. Aujourd'hui, cet accessoire n'est plus fabriqué ; il a été remplacé par des grenades brodées, plus durables.

Les chapeaux des chinels eux aussi ont évolué. Autrefois décorés de fleurs, ils arborent désormais des étoiles. Quant aux feuilles décoratives, elles risquent bientôt de disparaître à leur tour faute de fabricants.

« Il faudra bien trouver autre chose », constate Véronique. Comme souvent dans les traditions, l'évolution se fait progressivement, en s'adaptant aux matériaux disponibles.

### **Le défi du patronage**

L'un des aspects les plus techniques de la couture est le patronage, c'est-à-dire la création du modèle qui servira à découper les différentes pièces du vêtement.



Leroux 1996, Bernard Dufrasse en costume de Napoléon confectionné par Véronique Henrard

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il n'existe pas toujours de patrons prêts à l'emploi pour ces costumes traditionnels. Les couturières doivent souvent créer leurs propres modèles.

Ce travail demande une grande précision. « *Le patronage, c'est presque de la géométrie* », explique-t-elle. Les mesures doivent être correctement retranscrites afin que chaque pièce s'assemble parfaitement.

### **Transmettre un savoir-faire**

Avec les années, Véronique a accumulé une expérience précieuse. Pourtant, la transmission de ce savoir-faire reste un défi. Chaque couturière développe ses propres méthodes, ses propres patrons et ses propres astuces. Son rêve serait même de mettre en place une forme de formation pour apprendre aux nouvelles générations

les techniques spécifiques liées aux costumes de marche, notamment ceux de chinels.

### **Une aide inattendue**

Il y a deux ans, face à une importante charge de travail, Véronique a reçu une aide inattendue : celle de son beau-fils Steeve Jullien. Au départ, il s'agissait simplement de donner un coup de main. Mais très vite, la curiosité l'a emporté. Véronique lui montre comment utiliser la machine, comment manipuler le tissu... et il se prend au jeu.

L'histoire prête même à sourire : une photo publiée sur Facebook a donné lieu à une plaisanterie le comparant à un nouveau « Karl Lagerfeld ». Une blague qui témoigne aussi de l'importance de transmettre ces gestes, peu importe le genre ou l'expérience.

# Quand Feuillen rencontre Gertrude

**N**ous avons laissé, le mois dernier, Feuillen et son frère Ultain sur les routes du royaume Franc de Neustrie. Ils avaient conçu le projet de rejoindre leur frère Fursy au monastère qu'il avait fondé à Lagny sur Marne.

Ce fut hélas un rendez-vous manqué. Fursy, lorsqu'il avait appris leur venue, s'était porté à leur rencontre. Il mourut en chemin et son corps fut transporté à Péronne où il avait également fondé une abbaye. C'est là que se rendirent ses frères pour se recueillir sur sa tombe devenue lieu de pèlerinage.

Cet hommage accompli, ils revinrent à Lagny où ils succédèrent à leur aîné à la tête de l'abbaye. Ils s'en allèrent ensuite prendre en main celle de Péronne dont la réputation avait pris une importance considérable. Ils n'y restèrent pas longtemps. En effet, les historiens nous apprennent qu'une querelle serait née entre eux et le maire du palais Echinoald, qui avait — souvenons-nous en — été le bienfaiteur de Saint Fursy. Nous ne connaissons pas les causes de cette mésentente, mais elle fut suffisamment grave pour que nos deux frères quittent Péronne et reprennent leur errance.

Cette reprise de leur « *peregrinatio per Deo* » leur fit prendre la direction du Nord et de l'Austrasie, un autre des trois royaumes francs (avec la Neus-

trie et la Bourgogne) qui résultaient du partage, après sa mort en 511, du royaume de Clovis. Ce n'est peut-être pas un hasard, mais Neustrie, d'où ils venaient d'être expulsés, et Austrasie étaient en conflit en vue de la réunification du grand royaume franc.

Leur cheminement les mena à Nivelles. Ils y sont accueillis par deux personnalités de premier plan. La première se prénomme Itte. Elle est la veuve de l'ancien maire du palais, Pépin de Landen, décédé en 640, et mère de celui qui lui a succédé, Grimoald. Elle a fondé à Nivelles une imposante abbaye. La seconde s'appelle Gertrude. Fille de la première et donc sœur du personnage principal du royaume. Elle vient de succéder, à 25 ans, à sa mère au titre d'abbesse.

Il semble bien que la future Sainte Gertrude ait entendu parler en grand bien des frères irlandais. Elle les accueille avec générosité et leur ouvre les portes de son monastère dans lequel ils pourront dispenser leur enseignement ainsi que partager leur expertise.

L'abbaye de Nivelles est à l'époque une des plus importantes du royaume, non seulement parce qu'elle est dans l'intimité du pouvoir, mais aussi parce qu'en matière de rechristianisation de ses territoires, elle occupe une place de choix. Itte et sa fille Gertrude accéderont après leur mort à la



Gertrude reçoit Feuillen

Sainteté. La christianisation du royaume des Francs avait connu son apogée avec la conversion de Clovis et son baptême à Reims. Elle devait beaucoup au travail d'évangélisation de Saint Martin, l'évêque de Tour. Celui-ci était venu, comme le feront nos Irlandais deux siècles plus tard, de l'étranger, plus précisément de l'Europe Centrale. En ce septième siècle, il restait un travail gigantesque à accomplir auprès des populations frustrées qui peuplaient l'ancienne Gaule. Le paganisme était encore fort présent et les premiers clercs peu formés intellectuellement pour diffuser la foi. Or nous savons bien qu'un des facteurs primordiaux pour unifier un pays réside dans la religion. Comme le mot le rappelle, la foi relie pour mieux unifier. Napoléon le comprendra douze siècles plus tard en se rapprochant de Rome, en 1801, avec la signature du Concordat.

Les Pépinides l'avaient parfaitement compris. Rappelons que cette famille avait institué en dynastie la fonction des maires du palais. A travers celle-ci, ils dirigèrent en Austrasie le royaume pendant que les légitimes rois se reposaient. L'ultime représentant de cette dynastie prétorienne sera Charlemagne.

Grimoald maniait donc le sabre pendant que sa sœur manipulait avec efficacité le goupillon.



Sainte Gertrude



Sainte Gertrude

Gertrude avait entendu parler de ces fameux Scots, nom dont étaient affublés les moines venus d'Irlande. Feuillen, qui avait atteint sa maturité d'homme et bénéficiait d'un charisme remarquable, semble avoir été dans un premier temps élu par elle en qualité de conseiller. Il était précieux pour consolider l'institution qu'elle dirigeait à Nivelles. N'oublions pas qu'elle n'avait que 25 ans à cette époque et que, même avec l'aide du Saint-Esprit, ses compétences avaient des limites.

On imagine, plus qu'on ne sait, que Feuillen et son frère Ultain auront mené à bien leur travail de consultance, comme on l'appellerait de nos jours, mais qu'après un certain temps, les fourmis se seront remises à chatouiller leurs jambes pérégrines.

L'Abbesse de Nivelles le comprit et, en remerciement du travail accompli, leur donna la possibilité de poursuivre leur destinée. Sa famille, sans doute aussi riche que la famille régnante, était propriétaire d'immenses propriétés à travers tout le royaume. Ainsi en était-il d'une terre en Entre-Sambre-et-Meuse, légèrement en deçà de la confluence des deux rivières. Elle portait le nom de Bebrona. Un nom d'origine celtique (comme nos moines irlandais ?) et qui signifie *Rivière des Castors*. Ce n'est pas vraiment une friche vierge. Une rivière, attribuée aux rongeurs bâtisseurs, la traverse ainsi que deux voies préromaines. Autant de ferments de l'éclosion d'une vie sociétale.

D'ailleurs, sur ce vaste territoire qui correspond assez bien à celui de l'entité actuelle de Fosses, s'était implantée quelques siècles plus tôt une Villa Romaine. Vaste exploitation dont il devait encore subsister des traces quand, après l'avoir reçue de leur bienfaitrice, nos moines irlandais s'installèrent et établirent leur nouveau couvent, le Monastère des Scots.

# Les agricultrices porteuses de la châsse

« Quand nous voyions nos papas porter la châsse durant la marche de Saint-Feuillen, c'était un immense honneur, une fierté qui bouillonnait en nous. »



Peinture de la ferme Doumont

## Une histoire de famille

A la ferme La Folie où habitait autrefois Sandrine, l'odeur de la tarte de maman accueillait les agriculteurs le temps d'une pause dans leur marche. Pas question d'être à la traite des vaches lorsqu'ils arrivent, la journée de la famille était réorganisée pour les accueillir.

« Nous tendions l'oreille à l'affût du son des batteries au loin. Une fois que le cortège approchait, nous nous stoppions net dans notre activité et nous courions nous préparer pour être prêts à l'arrivée des agriculteurs » nous confie Sandrine.

La Saint-Feuillen rythmait leurs habitudes. Maraîcher, jardinier ou fermier, tous connaissent l'importance de « l'assolement » : changer l'emplacement des cultures au fil des années selon une rotation précise afin de la laisser se reposer, se nourrir de nutriments et avoir un meilleur rendu au moment des récoltes. A Fosses, l'assolement était organisé de telle sorte que les terres étaient en « jachère » au moment de la Saint-Feuillen. Ainsi, aucune plante ne serait dans le chemin du cortège.

Toute cette organisation et cet accueil, c'était de l'investissement et ça demandait du temps. C'était la tradition quand Sandrine était petite.

A la ferme Doumont, Véronique voyait son père et ses frères porter la châsse, tout comme ceux de Sandrine. Elles sont toutes les deux « nées dedans », disent-elles, lorsqu'elles parlent de leur folklore local.

## Porteuses de la châsse

Les années sont passées, septennale après septennale, mais celle de 2019 a été teintée d'émotions pour les deux agricultrices fossaises.

Le matin se lève, les tambours s'échauffent, tout se met en place pour le fameux cortège de 12 kilomètres qui honorera le buste du saint Patron de Fosses et ses reliques placées en la châsse.

Les deux amies écoutent en silence la messe. Sandrine rêve : elle aimerait tant porter cette châsse comme l'ont faits les hommes de sa famille.

« Demande, demande. », lui dit la voix chaleureuse et pleine de soutien de son père. Une voix qui aura aidé sa fille à faire le premier pas.

Après avoir reçu l'accord de participer, Sandrine demande à son amie Véronique si elle souhaite l'accompagner, aux côtés d'autres agricultrices.



Véronique et Sandrine

Au départ de la Collégiale, Véronique portera la châsse jusqu'au Château Winson et Sandrine ira jusqu'à la ferme de son enfance.

### Les coulisses du port de châsse

*« Ce n'était pas lourd » nous confient-elles « les 4 porteurs devaient soulever environ 15 à 20 kg chacun. Le buste de Saint Feuillen est plus léger en comparaison. C'est plus facile à tenir maintenant que le bois a été remplacé par de l'aluminium. ».*

Selon les deux amies, il n'y a pas de réelle préparation pour le rôle de porteur. Ils se relaient durant le trajet et il y a des pauses.

Même si les agriculteurs ne doivent pas se vêtir d'un costume traditionnel comme le font les autres marcheurs, une tenue correcte est signe de respect. *« Il s'agit au départ d'une cérémonie religieuse, donc il ne faut pas venir non plus habillé n'importe comment. C'est pourquoi les porteurs se mettent d'accord et viennent généralement en chemise blanche. »* nous indique Pascal, le mari de Véronique.

### La châsse et les agriculteurs

Porter la châsse est une fierté pour les agriculteurs fossois. C'est un privilège, une reconnaissance, une mise en lumière de leur métier passionnant et prenant. Le quotidien d'agricultrices offre peu de temps pour s'accorder des vacances voire même des sorties. La Saint-Feuillen leur permet un moment de pause dans leur travail. Accueil des gens dans leur ferme, port de la châsse, retrouvailles entre confrères et amis, recueillement autour de Saint Feuillen, etc sont de beaux moments festifs, chaleureux et qui les remplissent de fierté.

### La place de la femme dans le folklore

Cette septennale a donné à des femmes l'occasion d'occuper un poste nouveau. Pour les agricultrices (métier qui n'est plus exclusivement masculin), il est important qu'elles soient reconnues à titre principal ... et plus comme aidante !

### Une nouvelle septennale

Cette année, Véronique réfléchit quant à sa participation au pèlerinage des baguettes et au port de la châsse. *« J'y étais déjà allée l'année passée, j'avais bien aimé ! »,* nous dit-elle *« et je pense peut-être y retourner cette année, je verrai bien. Quant à la marche Saint-Feuillen, si je porte de nouveau la châsse, je ferai comme la dernière fois : j'irai jusqu'au Château Winson. »*

Sandrine, de son côté, encourage d'autres agricultrices à retenter l'expérience. Avec un frère Chinel, cavalier aux côtés de Napoléon, et initiant son mari et ses enfants à la marche, le folklore de Fosses continuera d'émerveiller la famille de Sandrine.

Mais Sandrine rêve surtout de retrouver ce moment précieux qu'elle a vécu lors de la dernière septennale : porter la châsse aux côtés de son père, celui qui l'a encouragée !

(Interview de Véronique Janssens, Sandrine De Vlieghere & Pascal Brahy)

■ Thierry Wenes, Kenza Courcelles, Hannah Mathot

# Paule Piefort, cantinière... et présidente(s) !

Fossoise de naissance, Paule Piefort revendique fièrement ses racines. Dans sa famille, le folklore fait partie de l'histoire. Son grand-père paternel, Lucien Piefort, fut d'ailleurs avec son ami Fernand Jacquemain à l'origine de la reconstruction de la Société Royale de la Musique des Volontaires, cette phalange musicale qui ne se forme que tous les sept ans pour la Marche septennale Saint-Feuillen. Mais qui est Paule Piefort aujourd'hui ? Et quel a été son parcours au cœur du folklore fossois ?



*Je suis mariée depuis 1983 et j'ai deux enfants, Arnaud et Maxime. J'ai longtemps travaillé comme infirmière-chef en pédiatrie au CHR d'Auvelais.*

*Aujourd'hui, mon mari et moi sommes de très heureux retraités... mais toujours bien actifs. »*

Son engagement dans le folklore remonte à 1984, année où elle devient cantinière à la Compagnie de la Musique des Volontaires.

*« Le rôle de cantinière consiste surtout à ravitailler les hommes en "goutte". À l'époque, j'ai aussi "cassé le verre" et obtenu le grade de lieutenant(e). »*

Cette coutume est bien connue dans les marches de l'Entre-Sambre-et-Meuse : pour accéder à un grade d'officier, il faut boire un verre — souvent de bière — puis le briser dans un seau métallique. Et attention : le verre doit être réduit en mille morceaux. Dans le cas contraire, la sanction est immédiate... une tournée générale.

## Une fonction autrefois très convoitée

Comment devient-on cantinière ?

*« À l'époque, en 1984, à la Musique il fallait encore soumissionner. Celui ou celle qui proposait la somme la plus élevée obtenait le poste. Mais les choses ont évolué avec le temps. En 1991, je n'ai plus dû soumissionner et j'ai obtenu l'exclusivité du poste... à vie ! »*

Paule Piefort s'implique rapidement davantage dans la vie de la compagnie, jusqu'à en devenir présidente.

*« Au sein de notre compagnie, les officiers constituent l'état-major. Ils paient une cotisation en fonction de leur grade et durant les sept années entre deux Saint-Feuillen ils « travaillent » à faire rentrer l'argent en caisse car les musiciens, en échange de leur prestation, reçoivent leur tenue et sont nourris et abreuvés durant toutes les festivités. »*

## Un costume unique, pensé pour une femme

La cantinière ne se distingue pas seulement par sa fonction : son costume attire aussi l'attention.

*« Au début, en 1984, j'avais loué un costume comme les autres officiers, mais je ne m'y sentais*



Paule Piefort

*pas vraiment à l'aise. C'était trop masculin pour moi. »*

Son père décide alors d'aller plus loin et contacte le conservateur du Musée des Invalides à Paris.

*« Nous sommes allés le rencontrer à Paris. Après plusieurs recherches, il m'a envoyé des gravures représentant les véritables uniformes des cantinières et vivandières des armées napoléoniennes. C'était exactement ce que je voulais. »*

Avec un père tailleur et une mère couturière, la suite coule de source : un costume sur mesure, authentique et entièrement personnalisé.

*« Je l'ai complété avec un canotier ceinturé d'un ruban bleu-blanc-rouge. Une petite exclusivité. Je voulais vraiment trouver ma place en tant que femme. »*

## Un rôle plus exigeant qu'il n'y paraît

Derrière l'image pittoresque, la fonction de cantinière demande beaucoup d'énergie.

*« Ça n'a l'air de rien, mais c'est très fatigant. Heureusement, nous sommes deux : l'une descend le groupe depuis l'avant, l'autre le remonte depuis l'arrière. »*

La logistique est loin d'être anodine.

« Je transporte un tonneau de cinq litres de "Fine", une sorte de cognac moins corsé — 30 degrés tout de même. À cela s'ajoutent 2 verres à pied de deux centilitres (J'en possède plus ou moins 150 à la maison car j'en fais collection !). Tout cela porté en bandoulière pendant toute une journée... c'est lourd ! »

Son mari participe aussi à l'organisation en assurant le ravitaillement.

La cantinière veille également à la modération.

« Nous faisons très attention à ce que les musiciens et les officiers ne boivent pas trop. Je suis très stricte là-dessus. »

En 2020, elle franchit une nouvelle étape en devenant vice-présidente de l'État-major — la seule femme à ce poste.

« J'avoue que j'avais un peu peur de la réaction des officiers, mais j'ai décidé de me lancer. Finalement, j'ai été élue... face à des candidats masculins. Quelle fierté ! »

Certaines règles sont, pour elle, non négociables.

« Je ne sers jamais les moins de 18 ans, ni les enfants. Et jamais à l'intérieur de la Collégiale ou pendant les moments solennels : bénédiction des armes, descente des reliques, veillées... »

Chaque officier est d'ailleurs responsable du comportement de son peloton et doit signer une charte déontologique.

« Je pense qu'on va encore insister sur ces questions, notamment sur les tirs, lors de cette année de Saint-Feuillen. »



Musicienne

## Les femmes dans le folklore

La Musique des Volontaires a elle aussi évolué. Pendant de longues années, elle fut dirigée par Claude Barthélemy.

« Après plus de 90 ans, il a pris une retraite bien méritée. Et figurez-vous que c'est une femme, Céline Caufriez, qui lui a succédé. »

Quant à la place des femmes dans le folklore fossois, Paule Piefort a un avis bien tranché.

« Que les femmes prennent une place plus importante, c'est très bien, il faut faire évoluer les mentalités. Mais il faut que nous assumions notre identité : pas simplement « se déguiser » ou « faire semblant » d'être un homme car cela relève alors du carnaval. »



Musicienne

## Une présidente... aussi musicienne

La passion de Paule Piefort pour la musique est venue presque par hasard.

« Quand mes enfants étaient jeunes, je les conduisais à l'académie de Tamines et d'Auvelais. J'attendais dans la voiture en lisant. L'hiver, il faisait très froid, alors j'ai demandé au professeur si je pouvais apprendre la musique moi aussi. »

Elle s'inscrit alors en élève libre aux cours de solfège et d'instrument.

« Mon papa avait reçu un saxophone d'un ami. Malheureusement c'était plus une antiquité qu'un vrai instrument de musique. Je me suis donc acheté un saxophone alto et me suis lancée dans l'apprentissage. »

Aujourd'hui encore, elle répète chaque vendredi et participe aux concerts de la Philharmonique... dont elle est également présidente. Elle complète également sa participation à la Saint-Feuillen par la sortie du mercredi avec les Tchòds-Tchòds avec, cette fois, son saxophone (puisque'elle n'est pas cantinière mais bien musicienne dans la compagnie des Tchòds-Tchòds).

Un engagement multiple, toujours porté par la même passion.

Merci à Paule Piefort pour cette rencontre chaleureuse qui nous permet de mieux découvrir son parcours. Et longue vie au folklore fossois.

■ Jean-Marc Chavanne



Musicienne